

## Ulysse pour notre temps

Marie-Andrée Lamontage

Numéro 72, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88220ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontage, M.-A. (2018). Compte rendu de [Ulysse pour notre temps]. *L'Inconvénient*, (72), 60–62.

# ULYSSE POUR NOTRE TEMPS

*Marie-Andrée Lamontagne*

Le roman vient de l'épopée, disent les savants, et par là ils entendent d'abord l'*Iliade*. Des deux grands poèmes épiques d'Homère parvenus jusqu'à nous, il fallait que le plus guerrier, le plus attaché à rendre compte du siège de Troie et de ses causes, le plus austère ou du moins le plus éloigné de l'époque présente sur le plan formel, aux beautés indéniables mais s'offrant le plus souvent comme une récompense après l'effort, soit précisément celui qui aura été la matrice du roman occidental, voire de l'Occident tout entier. *L'Odyssée*, qui repose sur l'art du récit, qui s'égaré avec bonheur, multiplie les enchâssements, les retours en arrière, les boucles et les péripéties ; *L'Odyssée* et son ordinaire merveilleux, le Cyclope, les peuples lointains, la magicienne Circée ; *L'Odyssée* a priori si romanesque vient juste après, comme son sujet d'ailleurs : la guerre de Troie a pris fin, elle a duré dix ans, la coalition d'armées grecques l'a emporté, mais le chef de l'une d'entre elles, Ulysse, roi d'Ithaque, mettra encore dix ans avant de rentrer dans son île. Pourquoi ? Dis-moi, Muse. Alors le récit peut commencer.

Ce qu'il y a de bien avec l'ignorance, c'est qu'elle vous fait dire des choses sans crainte du ridicule, lancer des hypothèses en toute simplicité, comme le berger siffle son chien qui farfouillait

au loin pour voir ce qu'il tient dans la gueule. *L'Iliade*, ajoutent les savants, en racontant sur le mode épique une guerre antérieure au poème de plusieurs siècles, a contribué à l'émergence d'une conscience grecque envisagée comme nation, et non plus comme celle, atomisée, d'une kyrielle de peuples achéens regroupés au sein de cités-États. Mais alors, se dit le berger ignorant, qui sait si la préséance accordée à *Iliade* plutôt qu'à *L'Odyssée* au moment d'interroger les origines du roman européen et, partant, occidental n'est pas d'abord une façon, depuis les 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles, de reconduire le modèle du « roman national » qui prévalait alors en faisant coïncider son origine générique avec l'émergence de la conscience du même nom chez les Grecs de l'Antiquité ? Mais maintenant que l'appellation « roman national » gêne de plus en plus aux entournures et que, de surcroît, tout lecteur peut voir chaque jour la forme canonique du roman être pulvérisée sur les étals des libraires, *L'Odyssée*, poème du mouvement et de la curiosité, et non *Iliade*, pourrait bien se révéler le creuset premier du roman européen, et pas uniquement celui du roman d'aventures, comme on l'a dit aussi.

Ce ne sont là ni élucubrations de profanes ni pinaillage de spécialistes. L'Américain Daniel Mendelsohn est

helléniste et écrivain, aussi bien dire qu'il sait être tour à tour érudit et berger ignorant. Son récit, *Une odyssée – Un père, un fils, une épopée*, n'est pas une longue, superbe et admirative paraphrase du poème d'Homère. Il en est le compagnon inspiré qui puise son sujet dans la vie même, en l'occurrence celle du professeur Daniel Mendelsohn qui, de janvier à mai 2011, a consacré à *L'Odyssée* un séminaire de licence 1 à Bard College, dans l'État de New York, où il enseigne. Même si le détail n'est pas précisé, on peut penser que ce n'était pas la première fois. Le Bard College, qui a fait de l'enseignement des *liberal arts* sa spécialité, ne peut que réserver à Homère une place de choix dans un cursus qui s'attache à l'acquisition, par les étudiants, d'une culture générale plutôt que de savoirs spécialisés. Et Daniel Mendelsohn, qui y est professeur titulaire, ne peut qu'avoir retenu spontanément la leçon des Anciens pour qui, déjà, Homère était l'éducateur de la Grèce.

Ce qu'il y a de différent avec le séminaire de 2011, c'est que son père, à quatre-vingt-un ans, lui a demandé de le suivre aux côtés de ses étudiants et qu'il a accepté. C'est tout le sujet de ce livre admirable. Il relate la rencontre vraie et sur le tard de deux hommes qui font un pas de côté par rapport à leurs

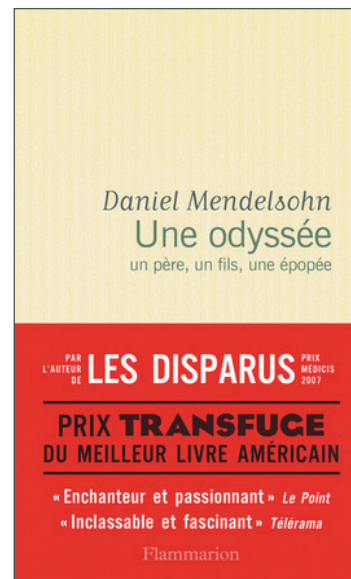
rôles respectifs : un fils aimant dans la jeune cinquantaine, ayant montré très tôt des dispositions pour les arts et la poésie au grand dam de son géniteur ; un père certes mathématicien mais qui a gardé de ses origines modestes (il est fils d'électricien) des manières rustres et un langage béotien et qui, enfermé dans son rôle de père tout aussi aimant, est voué à demeurer une énigme aux yeux de son fils. Mais dans le cadre codifié d'un séminaire universitaire, en présence de jeunes gens conscients des liens unissant ces deux-là entre qui l'autorité ne cesse d'aller et venir, ce qui ajoute une épice imprévue à la dynamique des échanges, le père et le fils apprendront à mieux se connaître.

Mais cela est encore trop peu. Ils apprendront aussi que vieillir et mourir font partie du voyage, qu'il faut savoir s'y préparer, et que la raison seule ne suffit pas à cette tâche que toute une tradition philosophique a pourtant fait sienne. Au fils adulte regardant son père vieillard, il faut en plus – sagesse et effroi mêlés – savoir se regarder lui-même bientôt vieux et mort à son tour. Aux participants du séminaire, il faut le mythe, le récit, la poésie, l'imagination et tout ce que le geste de transmettre a d'impondérable. Il faut Télémaque, son désarroi, son impuissance, sa colère de chiot devant sa mère qui laisse les prétendants s'installer au palais et faire bombance en pillant les réserves de l'époux, et qui se cherche des pères substituts dans les figures du vieux Nestor ou de Ménélas. Il faut les mouvements d'humeur de Mendelsohn père à l'endroit de cet Ulysse qui fait un bien piètre héros, lui dont l'existence dépend des dieux dans les bienfaits comme dans les malheurs, et qui n'est même pas un vrai guerrier, puisqu'il se met régulièrement à pleurer. Il faut les silences butés des étudiants, leurs intuitions fines, les résistances qu'ils opposent certains jours, quand ils ont le sentiment d'être conduits vers la voie interprétative choisie par un professeur obnubilé par la matière à transmettre et pas assez ouvert à l'inattendu. C'est ainsi, au fil de quatre cent vingt-six pages (dans la traduction française), que le séminaire qui a nourri le récit de Mendelsohn acquiert sa véritable portée et devient un roman d'apprentissage

dans la meilleure tradition du genre, à cette différence près que tous y apprendront à vivre et pas seulement le personnage principal.

Le résultat est un objet hybride, alliage réussi d'érudition et de vie frémissante, celle-ci accueillant celle-là, déposée sur ses interrogations comme une rosée. Dans l'Antiquité, les auteurs grecs, explique Mendelsohn en s'adressant à son lecteur par-dessus la tête de ses étudiants, avaient un nom pour désigner le malheur par quoi tout commence, *arkhê kakôn*, littéralement l'« origine des maux ». C'étaient souvent des guerres, mais ce pouvait être aussi le caprice des dieux, la fatalité, l'aveuglement du héros devenu l'instrument de sa perte. Un an après la fin du séminaire sur Homère, la chute de son étudiant le plus âgé qui, ayant trébuché sur une pièce de métal dans le parking d'un supermarché, est hospitalisé, soigné pour une légère fracture de la hanche et renvoyé chez lui en rééducation, muni d'une ordonnance d'anticoagulants censés dissoudre un certain caillot mais qui provoqueront l'attaque cérébrale fatale, cette chute-là aura été un *arkhê kakôn* dont le vieil homme sorti faire ses courses en ce petit matin n'aura été que le jouet.

Dans l'un de ses livres précédents, *Les disparus*, tout à la fois méditation sur les traces intangibles et enquête familiale sur des vies détruites par la Shoah, Daniel Mendelsohn avait porté jusqu'à l'incandescence la conscience du temps. La même traverse les pages les plus profondes d'*Une odyssée – Un père, un fils, une épopée*, et c'est souvent à demi-mots, ce qui ajoute à sa puissance d'évocation. Quand, au chant XI de *L'Odyssée*, Ulysse descend aux Enfers, pour en remonter détenteur d'un savoir qui doit lui permettre de rentrer chez lui, il croise l'ombre du valeureux Achille, désormais amer. Les lecteurs de *l'Illiade* se souviendront que ce dernier avait fait le choix d'une vie brève et glorieuse plutôt que d'une vie longue et sans éclat. Devenu ombre dans l'Hadès, Achille a compris que la vie est le bien suprême et qu'il a choisi la mauvaise part. Le professeur Daniel Mendelsohn voit dans cette scène une « surprenante joute symbolique » entre les deux poèmes et, est-ce



alors le fils qui parle ? il est impatient d'en approfondir l'analyse avec ce père qui lève maintenant la main... et qui ne voit rien de tel, tout au plus « qu'on peut passer sa vie à croire en quelque chose pour finalement se rendre compte qu'on s'est trompé sur toute la ligne ». Ces mots dits d'un air maussade où le lecteur est libre d'entendre les ambitions frustrées, les rêves et les limites que la vie, évoquée par le fils dans les pages précédentes, aura assignées à celui qui les prononce.

## Tous les temps

Le temps : on n'en sort pas. En Chine, au 18<sup>e</sup> siècle, l'empereur Qianlong se fait appeler le Seigneur des Dix Mille Ans et peut se croire maître du temps, mais l'est-il vraiment, dans ses palais régis par une étiquette cruelle ? À vrai dire, même les insectes capturés et immobilisés dans l'ambre paraissent plus libérés du temps que lui qui vit entouré de ses horloges aux mécanismes raffinés. Le temps inconscient de l'enfant, celui, compté, qu'il reste à un condamné à mort, celui de l'adulte auquel il file entre les doigts et tous les autres temps possibles : l'empereur veut donner à chacun une horloge pour en rendre compte et confie cette tâche à l'Anglais Alistair Cox, mandé au palais avec ses assistants. On l'aura compris : le roman de Christoph Ransmayr, *Cox ou la course du temps*, tient de la fable et de la rêverie métaphysique.



On s'y abandonnera avec une mélancolie ravivée par le souvenir d'un premier roman magnifique, *L'effroi de la glace et des ténèbres*, inspiré d'une calamiteuse et historique expédition polaire lancée par l'Autriche-Hongrie au 19<sup>e</sup> siècle pour découvrir le passage du Nord-Est. En Chine, penché sur son éta-

bli, l'horloger Cox reste hanté par la mort de sa petite Abigaïl, sur la pierre tombale de laquelle, discrètement, il a installé une horloge actionnée par la chaleur de la terre et la décomposition du corps en éléments primordiaux de la vie. Muer le processus de décomposition en métamorphose revient à frôler l'éternité, celle-là même que l'empereur de Chine rêve de pouvoir mesurer. À Cox de concevoir – autre mission – le mouvement d'horlogerie idoine. Mais à quoi, à qui pourrait servir une horloge intemporelle ? La question rattrape l'empereur in extremis.

C'est qu'une horloge, peut-on se dire, aussi ingénieuse qu'elle soit, ne sera toujours qu'un objet du monde matériel, à la différence de *L'Odyssée* immatérielle dont vingt-huit siècles d'auditions et de lectures n'ont pas épuisé les multiples significations, ni cessé d'engendrer des récits et des romans dont les plus achevés se font à leur tour éducateurs de notre époque.

Méditation sur le temps, la transmission, l'héritage, la connaissance de soi et d'autrui, le récit de Daniel Mendelsohn séduit aussi dans une scène particulièrement pédagogique qui éclaire la nature des études littéraires en venant rappeler qu'elles ne peuvent être une « vague projection subjective », même formulée avec passion. Laissons le soin au lecteur de découvrir cette scène. Mais qu'il soit dit dès maintenant que l'adjectif « magistral » y trouve, une fois de plus, tout son sens. ■

UNE ODYSSEE – Un père, un fils, une épopée  
Daniel Mendelsohn  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Clothilde Meyer et Isabelle D. Taudière. Flammarion, 2017, 428 p.

COX OU LA COURSE DU TEMPS  
Christoph Ransmayr  
Traduit de l'allemand (Autriche)  
par Bernard Kreiss  
Albin Michel, 2017, 336 p.



## Que peut la critique littéraire ?

collection **Trajectoire**

David Dorais

*L'instant même*



## Faire maille

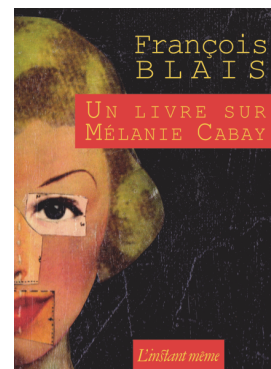
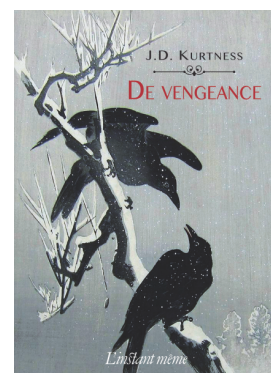
L'engagement poétique de la revue  
*Fermaille* au printemps 2012

collection **Trajectoire**

Mélissa Labonté

*L'instant même*

Disponibles dans d'autres collections



Découvrez notre collection **Trajectoire**

*L'instant même*  
www.instantmeme.com